L'UNION SPIRITE
BORDELAISE

REVUE DE L'ENSEIGNEMENT DES ESPRITS

Publiée sous la direction de

M. AUGUSTE BEZ

« Dieu est Esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en Esprit et en vérité. »
(*Évang.* selon S. JEAN, ch. IV, v. 24.)

PREMIÈRE ANNÉE. N° 9. 1er AOUT 1865.

TABLE DES MATIÈRES DU N° 9.

BORDEAUX

BUREAUX : 19, RUE DU PALAIS DE L'OMBRIÈRE.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT

L'Union spirite bordelaise paraît les 1er, 8, 15 et 22 de chaque mois, par livraisons de 24 pages, avec couverture imprimée. Elle forme *tous les trois mois* un beau volume de 300 pages environ avec table des matières et couverture spéciales.

Prix de l'abonnement : Un an, 12 fr.; trois mois, 3 fr. 50 c.

On s'abonne en envoyant le montant de l'abonnement en un mandat sur la poste au nom du directeur-gérant.

Des dépôts de *l'Union spirite bordelaise* sont établis :

A Bordeaux, chez les principaux libraires,

A Paris, chez Ledoyen, libraire-éditeur, Galerie d'Orléans, au Palais-Royal;

A Lyon, chez Duperret, libraire-éditeur, rue Bourbon;

A Marseille, chez Ch. Bérard, libraire-éditeur, 22, rue Noailles,

A Toulouse, chez Gimet, libraire-éditeur, rue des Balances.

Prix du numéro séparé : 30 centimes.

AVIS

L'Union spirite bordelaise sera servie sans rémunération pendant

6 mois aux abonnés à la 3e année de *la Ruche spirite bordelaise;*

4 mois aux abonnés à la 2e année complète du *Sauveur des Peuples;*

3 mois aux abonnés jusqu'au 1er janvier à *la Voix d'Outre-Tombe.*

Nous prions les personnes qui sont dans l'intention de ne pas s'abonner, de nous retourner le présent numéro avec la bande et le mot Refusé.

EN VENTE

dans les bureaux de l'Union spirite bordelaise.

La Ruche spirite bordelaise, 1re et 2e années. Chaque année un beau volume grand in-8° de 400 pages. Prix chaque . . . . F. 5

Le Sauveur des Peuples, 1re année, collection complète avec couverture et table des matières Prix. 5

Ce qui a paru de la seconde année 2

La Voix d'Outre-Tombe, collection complète 3

L'UNION SPIRITE BORDELAISE

REVUE DE L'ENSEIGNEMENT DES ESPRITS

Première année. N° 9. 1er Aout 1865.

LE SPIRITISME ET M. F. FUMEAUX (S. J.) — Suite (1)

III. — *Questions particulières et pratiques sur le Spiritisme.*

D. Des histoires dignes de foi nous attestent que souvent les bons Esprits, des Anges ou des âmes humaines ont apparu aux vivants et conversé avec eux ; ces apparitions ne réfutent-elles point notre doctrine en légitimant la nécromancie? — R. Puisqu'il est défendu aux hommes, suivant la doctrine catholique, d'interpeller les Esprits et de leur faire rendre des réponses, ces apparitions ont eu lieu par suite de l'initiative céleste, et nullement en vertu de procédés spirites ou divinatoires, auxquels les démons seuls peuvent se prêter : de fait, on n'en saurait citer aucune réellement due à des pratiques superstitieuses ; les bons Esprits ont pu, d'après la volonté divine, apparaître aux vivants pour leur faire du bien, manifester leur gloire ou réclamer des prières. Si l'âme de Samuel apparut à Saül, ce fut sur l'ordre exceptionnel de Dieu et non par l'évocation de la Pythonisse ; il en faut dire autant des apparitions arrivées à quelques thaumaturges, comme à saint François de Jérôme, (2) lesquelles sont l'effet non des moyens superstitieux, mais d'une inspiration divine. Les âmes des défunts, dit saint Thomas, peuvent aussi apparaître par suite d'une disposition exceptionnelle de Dieu, mais non d'une opé-

---

(1) Voir N° 8, pages 169 et suivantes.

(2) Voir la Légende de son Office, 11 juin.

ration magique, *Aliqua dispensatione.... non dominante arte magica.* (1) La doctrine soutenue plus haut demeure donc intacte, et la nécromancie sera toujours interdite et coupable.

Et qui vous dit, mon Révérend, que les Esprits répondant aux évocations des spirites ne se manifestent pas par l'ordre de Dieu et non par la vertu de l'évocation. Nous l'avons déclaré plus haut, l'évocation spirite n'est pas une « *opération magique,* » c'est, tout simplement, une prière adressée du fond du cœur à Dieu, afin qu'il *permette* à l'âme évoquée de se manifester. Pourquoi Dieu serait-il sourd à cette prière? Pourquoi, surtout, permettrait-il au Diable de se manifester, au lieu d'un bon Esprit? En soutenant cette thèse, vous faites de Dieu un Être bien injuste, bien cruel, un Être inacceptable, car Jésus-Christ l'a dit : « Où est celui d'entre nous qui donnerait à son fils une pierre, alors qu'il lui demande du pain, ou un serpent, alors qu'il lui demande un poisson? »

D. Pour quelles raisons Dieu permet-il aux mauvais Anges d'avoir avec le genre humain tant de rapports funestes, c'est-à-dire de *tenter* les hommes en usant de mille artifices, *d'intervenir* dans certaines de leurs actions sans y être invités, *d'obséder* leurs personnes avec une si grande puissance, et de *tromper* ceux-là même qui exerceraient le spiritisme avec une entière bonne foi? — R. Ces rapports des Démons avec le genre humain émanent à la fois des suprêmes destinées de l'homme, du plan sublime de la Providence, de la chute originelle de l'humanité et des fautes personnelles des particuliers.

1° Créés à l'image divine, doués du libre arbitre et destinés

(1) 2ª q. 95, a. 4, 2m.

à l'immortalité, au bonheur et à la gloire, nous devons tous, en vertu de l'éternelle loi, glorifier librement ici-bas le Créateur notre Dieu, et mériter à ce prix la souveraine et éternelle béatitude : mais Dieu, par le mouvement de sa bonté infinie, désire aux créatures raisonnables une béatitude semblable à la sienne qu'il tient absolument de lui-même, et il est infiniment plus doux, plus noble et plus glorieux de posséder son souverain bien obtenu comme le juste prix d'efforts, de combats et de victoires, que de l'avoir en qualité de don tout à fait gratuit; ce même Dieu, par conséquent, doit ménager à tous les hommes les moyens de remplir avec honneur leur destinée prochaine dans le temps, et d'obtenir un jour avec gloire leur souverain bien dans l'éternité; et voilà pourquoi il a soumis par une délicate et paternelle attention, au libre usage de leur liberté, à la loi de l'épreuve et de la lutte, et les Anges dans le Ciel, et nos premiers parents dans l'Éden, et toute leur postérité future, voulant que tous l'aiment d'un amour de choix, de préférence et de dévoûment; voilà pourquoi il a permis aux Anges rebelles de nous porter par leurs suggestions et leurs artifices à imiter leur orgueilleuse révolte, et Jésus-Christ lui-même a bien voulu éprouver les tentations de Satan, afin de briser son empire et de nous enseigner avec quelles armes il faut le combattre ; voilà pourquoi, d'une part, la vie de l'homme sur la terre, dit l'Écriture, est un combat perpétuel, et personne ne sera couronné, s'il n'a légitimement combattu ; (1) de l'autre, nous avons pour soutenir la lutte des secours si efficaces, que, suivant l'Apôtre, nous pouvons tout en Dieu qui nous fortifie; sa grâce suffit à vaincre tous nos ennemis, et la tentation, loin d'être jamais supérieure à nos forces, tournera même à notre avantage. (2) Quelle grandeur dans la position de l'homme en ce monde! Chargé de défendre son âme comme une forteresse, il a pour ennemis assaillants Lucifer, les mauvais Esprits, les méchants, l'erreur et les passions ; il a pour auxi-

(1) Job. 7, 1 ; Tim. 2.
(2) II Cor. 12, 9 ; Phil. 4, 13 ; I Cor. 10, 13.

liaires le Très-Haut, l'Homme-Dieu et la Reine de l'univers, les Anges Gardiens, la Grâce avec l'Église, les Sacrements et l'intercession des Saints : il se trouvera ainsi toujours vainqueur, s'il refuse de capituler. Qui donc aurait droit de se plaindre d'une si glorieuse condition ? Les Démons travaillent malgré eux à multiplier les mérites des justes ; l'épreuve et la lutte instruisent, aguerrissent et conservent, de même que les orages maintiennent saines et pures les eaux des mers ; les souffrances du présent n'ont pas de proportion avec la gloire qui nous couronnera dans l'avenir, car les légères tribulations d'un moment produisent un poids éternel d'une incomparable gloire, *Momentaneum et leve tribulationis nostræ... æternum gloriæ pondus operatur.* (1)

2° Si les Démons interviennent malheureusement dans beaucoup d'actions humaines, c'est que mainte fois on les y invite au moins tacitement par des actes superstitieux. Selon tous les théologiens, il y a toujours superstition et invocation du Démon ou bien expresse, quand on l'appelle à son secours sous un nom quelconque, ou du moins tacite, sous-entendue, dès qu'on emploie pour obtenir quelques effets des moyens que l'on sait ne pouvoir les produire ni naturellement, ni surnaturellement, parce qu'alors, bon gré mal gré, on cherche à les obtenir par l'intervention diabolique ; pourquoi ? Le voici : toutes les forces qui agissent dans l'univers se réduisent à trois : naturelles, surnaturelles, extra-naturelles ; les deux premières sont reconnues et supposées, dans tels et tels cas donnés, n'y avoir aucune part, n'agir en aucune manière, parce que les naturelles se trouvent complètement impuissantes à réaliser les résultats désirés, et que pour les surnaturelles (Dieu même ou les bons Esprits en son nom) il n'existe aucune promesse, il y a même défense d'y recourir ; il faut bien, en conséquence, qu'à moins de folie, on réclame les extra-naturelles, les puissances mystérieuses et diaboliques. Or, par exemple, entre les procédés divinatoires ou magiques des magnétiseurs, des moteurs de table, des médiums ou

---

(1) Rom. 8, 18 ; II Cor. 4, 17.

des évocateurs, et leurs résultats obtenus ou désirés (connaissances des choses occultes ou futures, réponses des tables, manifestations des Esprits, leurs enseignements...), quels rapports d'efficacité et de dépendance, de causalité et d'effet, peuvent-ils exister ? Des rapports surnaturels ? mais Dieu nous défend sévèrement de prendre jamais une part quelconque à ces pratiques superstitieuses ; des rapports naturels ? mais nous voyons, ici, des moyens ou des causes de l'ordre purement physique, et là des effets et des phénomènes de l'ordre tout à fait spirituel, qui se trouvent entièrement en dehors des lois de la nature et supposent nécessairement l'intervention accidentelle de quelques intelligences : on aura donc beau prétendre, ne point penser à appeler les mauvais Esprits, ne vouloir établir aucune relation avec ces démons impurs, et protester même contre toute intervention de leur part, le langage des actes dément celui des paroles, le commerce avec les Démons s'établit par le fait même d'évoquer les Esprits contre l'ordre divin, et leur évocation tacite existe par la seule demande d'effets extra-naturels, sans avoir aucun motif de les obtenir ni des bons Esprits, ni des lois naturelles. Et dès lors saurait-on justement se plaindre que Satan et ses Anges tant de fois souillent de leur contact et infectent de leur venin les actions humaines ? Ces Esprits de mensonge et de malice sont toujours prêts à intervenir dès qu'ils s'entendent réellement appelés, et, pour parodier les œuvres divines, ils ont aussi leurs observances et leurs rites sacramentaux, auxquels ils ont attaché certains effets déterminés, et dont les hommes remplissent si souvent les conditions par leurs damnables pratiques. Que s'ils interviennent néanmoins sans être invoqués d'aucune manière, ils deviennent alors les instruments des salutaires épreuves dont nous avons déjà parlé, et nous fournissent une occasion de mérites.

3° L'obsession se distingue de la possession en ce que, par celle-ci, le Démon s'empare de l'homme en entrant dans son corps, il agit au dedans, le fait agir et le tourmente ; par celle-là le Démon n'entre pas dans son corps, mais il le poursuit au dehors, le fatigue et le fait agir. Il est certain, d'après la doctrine catho-

lique que le Démon ne saurait en venir ni à la possession, ni à l'obsession, sans une permission divine; autrement, hélas! qu'arriverait-il? mais Dieu, dans les conseils de sa Providence, peut les permettre l'une et l'autre, soit à l'égard des *justes*, pour éprouver leur fidélité, ou mieux faire briller toute leur vertu, pour leur inspirer une humilité profonde et les porter à pratiquer de grandes vertus, comme il agit avec le juste Job et la vertueuse Sarah, fille de Raguel, avec le P. Surin, la B. Eustochie et saint François de Sales; soit à l'égard des pécheurs qui ont livré leur âme au Démon et élargi le cercle de son pouvoir, afin de les châtier de leurs prévarications, de les ramener de la sorte à résipiscence et de donner au monde d'éclatants exemples de la souveraine justice, et c'est ainsi, on l'a remarqué dans plus d'une localité, que les attaques et les poursuites des mauvais Esprits, leurs obsessions intolérables, les insolites maladies et jusqu'aux possessions, suivent de près les exercices de la divination longtemps pratiqués, comme, il y a peu de temps, à Morzine, village de la Haute-Savoie. (1) Il en résulte la vérité, que les Démons n'ont point la permission de tuer les corps, et que leur pouvoir d'obsession croît en raison de la faculté que les pécheurs leur accordent par leurs crimes.

4° Après un examen attentif des procédés et des phénomènes spirites, magnétiques et des tables parlantes, on a vraiment lieu de s'étonner que bien des personnes, d'ailleurs chrétiennes et instruites, aient hésité quelque temps à reconnaître la nature superstitieuse des uns et la cause diabolique des autres, qu'elles se soient même fait illusion et laissé jouer au point d'y prendre à plusieurs reprises une part active. Comment expliquer cette conduite aujourd'hui si manifestement illicite et si hautement condamnée? quelles en peuvent être la source et l'excuse? Elle est due, sans doute, à des préjugés d'éducation fort répandus et à de fâcheuses dispositions des esprits soudainement surpris. Les

(1) *La vérité sur le Spiritisme*, XV; Bergier, *Dict. theol.* Voir *Obsession* et *Démoniaque*.

incrédules matérialistes du XVIIIe siècle ont travaillé avec d'inouïs efforts à détruire jusqu'à ses racines la croyance au surnaturel, au merveilleux et aux Esprits : ils ont réussi, dans leur infernale entreprise, non-seulement à innoculer, parmi les hommes faibles ou corrompus, aux uns le poison de l'impiété, à d'autres celui de l'indifférentisme, mais à inspirer à d'excellents chrétiens de toutes les classes une dédaigneuse incrédulité pour tout ce qui concerne l'intervention réelle des Démons dans les superstitions, les obsessions ou les possessions.

« Plusieurs critiques, sans être incrédules, dit Bergier, ont prétendu que les obsessions et les possessions étaient des maladies purement naturelles, auxquelles le Démon n'a aucune part, que c'étaient seulement des attaques de mélancolie, d'épilepsie, de catalepsie ou de manie; que l'on peut expliquer ce qui en est dit dans l'Écriture sainte, sans recourir à l'intervention du Démon : nous prouverons le contraire au mot Possession. (1) » De là vient que, de nos jours encore (malgré les témoignages de l'Écriture et de la Tradition, des théologiens, et des personnes parfaitement renseignées et dignes de foi), plusieurs, animés, du reste, des meilleurs principes, taxent de faiblesse la croyance à la réalité des effets de la divination de la magie, s'obstinent à regarder d'un air de dédain et comme une habile jonglerie tous les prodiges de la nécromancie, et laissent par là cet affreux cancer s'étendre rapidement et ronger la société; de là vient aussi que, en reléguant parmi les histoires de fées ou de revenants, toutes les influences diaboliques dans les événements de ce monde, presque personne ne s'est trouvé muni des armes nécessaires pour combattre le magnétisme et le spiritisme au moment où leurs ténébreux prodiges ont inopinément éclaté comme des bombes, et « un temps bien précieux, observe judicieusement un écrivain, a été perdu à étudier comme une nouveauté une des choses les plus anciennes du monde, » ce qui a dû singulièrement contribuer à leur désastreuse diffusion. Ainsi, préjugés d'éducation, empire de

(1) *Ibid.*, t. v, p. 11.

l'opinion, absence de notions théologiques et exactes sur les superstitions et irruption inopinée des mauvais Esprits, voilà la source de la bonne foi et l'excuse de la conduite des gens de bien, qui ont plus ou moins pris part aux opérations divinatoires. Au surplus, ce qu'ils ont entendu ou vu dans les réunions spirites n'a pas tardé à les désillusionner et à les y faire positivement renoncer ; aujourd'hui, en connaissant les prohibitions des Évêques, les déclarations de Rome ou les écrits des catholiques, celui-là seul sera trompé et séduit, qui a d'avance la volonté de se laisser tromper et séduire : son erreur et sa séduction ne seront imputables qu'à lui seul.

Ces paroles-là ne sont-elles pas votre condamnation? Si après avoir vu et entendu les anathèmes et les malédictions que vos évêques et vos archevêques ont jetés sur le spiritisme et ses adeptes; si après avoir froidement et longuement comparé la doctrine catholique et la doctrine spirite; si après avoir touché du doigt les fruits du spiritisme, fruits tout opposés à ceux que vous lui attribuez, puisqu'ils sont tous des fruits d'amour et de charité, rappelant ce que produisit le christianisme naissant; si après tout cela les spirites persistent dans leur foi et ne craignent pas d'affronter le ridicule et les persécutions dont vous les accablez plutôt que d'abandonner une doctrine qui donne le bonheur et la paix à leurs âmes, n'est-ce pas une preuve que cette doctrine est supérieure à la vôtre, n'est-ce pas une preuve que les hommes séduits par le Diable et condamnés par votre Église à la damnation éternelle sont plus près de la vraie doctrine que vous, puisqu'ils acceptent sans trembler les malédictions que vous amoncelez sur leur tête, puisqu'ils prient au lieu de maudire, puisqu'ils font le bien au lieu de faire

le mal, puisque pour toutes représailles ils répètent ces paroles de notre Divin Modèle sur la croix : « Mon Dieu! pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font, » et daignez les éclairer aussi, afin qu'ils marchent dans la voie sacrée de la vérité et de l'amour.

(La suite au prochain numéro.) Auguste Bez.

NOUVELLES CURES A MARMANDE

Nous recevons de M. Dombre l'intéressante lettre que voici :

Marmande, le 19 juillet 1865.

Cher monsieur Bez,

A défaut d'obsessions à crises régulières, se passant sous nos yeux et donnant lieu à des enseignements salutaires de la part des Esprits, telles que celles de Thérèse B..., Valentine Laurent et Clarisse S..., publiées soit dans *la Revue*, soit dans *la Ruche*, soit dans *l'Union spirite*, je viens vous entretenir familièrement d'une obsession qui, sous un caractère en apparence moins sérieux, a bien pourtant son intérêt, son importance, et établit d'une manière frappante la corrélation des Esprits avec les incarnés, les affinités, les influences fluidiques, l'empire que nous subissons, à notre insu et malgré nous, de la part d'êtres invisibles qui, souvent, sans motif de haine ni de vengeance, font de nous des instruments passifs de leurs plaisirs, de leurs distractions et de leurs jeux.

Mais comment, pourrait-on objecter, Dieu permet-il pour la pauvre humanité un joug, des tracasseries de ce genre? On peut répondre, il me semble que l'Esprit obsesseur, en admettant qu'il ne croie pas mal faire, est lui-même un instrument dont Dieu se sert pour châtier l'incarné. Le champ des conjectures est vaste : incarnés et désincarnés, nous nageons tous dans une mer de fluides; les rapports entre nous sont de tous les instants, incessants, éternels, et nous ne pouvons supposer que Dieu qui remplit tout de sa présence, de sa justice, de sa sollicitude, permette que, même la plus humble, la plus infime de ses créatures soit injustement opprimée. Tout ce qui arrive a sa raison d'être, et le spiritisme avec sa logique qui ne laisse pas de prise à la critique, avec la découverte et l'étude des lois inconnues jusqu'ici qui régissent les mondes invisibles et sont la clé de tous les mystères qui couvraient d'un voile épais les principaux phénomènes de la vie, le spiritisme fait ressortir d'une manière éclatante l'infinie justice de Dieu, en expliquant d'une manière aussi irréfutable que claire et précise ce que dans leur ignorance et leur aveuglement les hommes ne pouvaient comprendre.

Mais j'oublie que mon rôle ici est simplement celui de narrateur. Je me hâte donc d'arriver au fait.

Un jour de ce printemps (1) m'arrivent à la maison

---

(1) Notre excellent frère, M. Dombre, a l'excellente habitude de ne livrer à la publicité les faits de guérison obtenus par son concours et celui de ses frères de Marmande, que plusieurs mois après la guérison définitive. De cette manière, il est impossible d'être induit en erreur sur le résultat définitif de l'obsession.

deux époux — Philémon et Baucis — marquant à eux deux au moins cent quarante ans. Prenez la moitié, donnez à chacun soixante-dix ans, et, selon les apparences, vous aurez rendu à chacun d'eux le nombre d'années qui lui revient. La femme est maigre, souffrante et a les paupières et les yeux très-rouges, et dans un piteux état. L'homme marche à l'aide de béquilles; il a les jambes faibles et cagneuses, mais une physionomie heureuse, une figure ouverte et riante. Ils portent l'un et l'autre un accoutrement dénotant presque l'indigence; du reste, le panier porté par la femme et qui contient quelques dons de la charité nous indique clairement que le jugement basé sur la pauvreté du costume est loin d'être erroné. Ils n'ont pas d'enfants, et possèdent dans le village de Fourques, situé à six kilomètres de Marmande, une vieille masure pour se loger et un lopin de terre dont les produits ne sauraient suffire pour les faire vivre.

— Monsieur, dit le vieillard, d'un ton franc et presque gai, je vous demande bien pardon si je me permets de m'asseoir de suite et sans invitation; je suis fatigué, et malgré les *quatre jambes* que vous me voyez, il m'a fallu une demi-journée pour arriver ici. Avec cela que *ma vieille* n'est pas non plus très-forte. Heureusement que ni l'un ni l'autre n'avons été malades pendant la route; nous aurions fait des haltes qui ne nous auraient pas permis de retourner chez nous dans la même journée.

— Monsieur, reprit la femme, on nous a dit qu'on faisait ici des guérisons, et nous sommes venus.

— Et qu'avez-vous donc?

— Moi, dit-elle, j'ai des maux de tête, des étourdissements, des maux d'estomac, des sifflements dans les oreilles, à ne savoir ce que je fais, ni où je suis. Je perds le sentiment. Souvent, lorsque je marche, mes jambes fléchissent tout d'un coup, et je m'affaisse sur moi-même; je vomis quelquefois du sang, dans ces sortes de crises. Cela arrive plusieurs fois par jour; heureusement que mes nuits sont assez bonnes et que je puis veiller un peu sur ce pauvre homme, qui, lui, est malade aussi et agité toutes les nuits.

— Avez-vous été traitée par des médecins?

— Oh! oui, Monsieur; M. *** et M. **** m'ont successivement fait prendre toutes sortes de choses, rien n'y a fait, et, depuis le temps que cela dure, je me suis dit que je ne guérirais jamais.

— Et y a-t-il longtemps que vous êtes ainsi malade?

— Monsieur, *il y a six ans*. Mais ce n'est pas tant pour moi que je suis venue; c'est pour ce pauvre homme, qui souffre beaucoup. C'est lui qui presse le plus à guérir, car si je viens à mourir avant lui, qui le soignera?

Le vieillard reprend aussitôt :

— Bah! bah! ne l'écoutez pas; elle souffre plus que moi, sa guérison presse plus que la mienne; qui la soignera, si je viens à mourir? Au surplus, Monsieur, si vous pouviez nous guérir tous les deux, ce serait bien mieux. Si vous ne le pouvez pas, dit-il en riant, eh bien! il faudra *partir*; on ne meurt qu'une fois; nous n'avons pas tant de plaisir dans ce monde. Ce qui me

console, c'est que cela ne peut pas durer longtemps; ainsi, vous voyez, Monsieur, que je ne suis pas de la première jeunesse.

(Le rude et énergique patois dans lequel ce discours était prononcé et le ton enjoué quoique sérieux du vieillard donnait à ses paroles une expression indéfinissable.)

— Et qu'avez-vous donc, vous, mon brave homme? lui dis-je.

— Ah! moi, Monsieur, j'ai une maladie bien extraordinaire, qui, aux yeux de certaines gens, peut-être, n'en est pas une, car ils rient bien. C'est à peine si j'ose vous le dire.....

— Parlez, parlez, mon ami; dès l'instant que vous souffrez, on ne rira pas ici.

— Eh bien! Monsieur, toutes les nuits, sans manquer depuis le soir jusqu'au jour, et très-souvent dans la journée, je m'agite, je hurle, je chante; j'imite le cri ou le chant de toute espèce d'animaux, sans pouvoir m'en empêcher. Je dois dire que je souffre beaucoup; que la sueur ruisselle sur ma figure et sur mon corps; c'est un travail pénible qui se fait en moi; les efforts sont très-grands. Tous les matins, on est forcé d'étendre au soleil les draps de mon lit et le matelas pour les faire sécher.

— Avez-vous été traité pour cela?

— Ah! Monsieur, je le crois bien; tous les moyens ont été employés par des médecins, et ils ont été nuls.

— Et comment appelaient-ils votre maladie?

— Ma foi, Monsieur, je n'ai point remarqué qu'ils lui

donnassent un nom; mais je leur ai entendu dire souvent : *Ce sont les nerfs!*

— Et depuis quand êtes-vous atteint de ce mal?

— Depuis six ans, Monsieur!

— Depuis six ans! repris-je. Mais c'est aussi depuis six ans que votre femme est malade?

— Oui, Monsieur, cela nous prit à la même époque, en même temps.

— C'est assez singulier. Et vous dites que cela vous prend régulièrement toutes les nuits, et quelquefois seulement dans le jour?

— Oui, Monsieur.

— Je ne serais point fâché, sauf le mal que vous endurez, d'être témoin d'une petite crise.

Nous poursuivions ainsi notre entretien, dans lequel le vieillard déployait les saillies d'une gaie philosophie, et une résignation dont il semblait vouloir donner l'exemple à sa femme, lorsque celle-ci s'écria tout à coup :

— Tenez, tenez, Monsieur, cela va le prendre!

— Et à quoi le connaissez-vous?

— Voyez-le la tête basse, ne disant plus rien et agitant ses lèvres et le bout de son nez : il éprouve un dérangement au nez, c'est le symptôme d'une attaque toute prochaine.

Le pauvre vieillard, en effet, prend une physionomie nouvelle, ses yeux s'égarent, ses joues se gonflent comme celles des joufflus enfants d'Éole soufflant les vents et les tempêtes; il fait sortir de sa poitrine avec explosion et par saccades l'air qu'il aspire. Si vous me comprenez, si vous devinez ce qu'il cherche à imiter en chassant ces

vents avec force de ses lèvres resserrées, je vous en demande pardon en faveur de la fidélité du récit. Il fait suivre ce curieux prélude d'un éclatant braiement d'âne, parfait d'imitation. Ses *ha hi ha* retentissants causent dans la maison des émotions diverses; notre servante reste debout à quelques pas, comme pétrifiée de terreur; ma femme ne peut retenir le rire, et moi j'observe silencieux les contractions du corps et du visage. Des gouttes de sueur se forment sur le nez, le front et les joues, et coulent le long de la figure du vieillard. — Après l'âne, il imite les aboiements du gros et du petit chien, les longs gémissements du loup, si toutefois les loups gémissent, et ma pensée se reporte aux *Lupis ululantibus de Virgile,* qui exprimèrent leur douleur à la mort de César; le chant du gros et du petit coq qui se répondent, le chant de la caille mâle et femelle se succèdent alternativement avec une perfection d'imitation qui fait oublier un instant qu'il y a là un homme qui souffre.

J'étais satisfait, et bien convaincu que ces crises ne pouvaient être que l'effet de l'obsession d'un Esprit, j'imposai mes mains sur le front et sur la poitrine de l'obsédé, pour repousser un fluide par un autre fluide, et m'adressant à l'Esprit : « Je vous remercie de votre amabilité, lui dis-je à haute voix; vous avez voulu, selon le désir que j'en ai exprimé, me rendre témoin de votre puissance sur l'organisme de cet homme; eh bien! c'est assez; maintenant ménagez-le, songez qu'il a une longue route à faire et qu'il a besoin de ses forces. » Et peu à peu les chants s'éteignirent, l'agitation du corps et des membres s'apaisa, un accablement succéda à tout ce

trouble. Le vieillard, revenu à lui, me dit, d'après mes interpellations, que pour lui l'arrivée d'une crise s'annonçait par une sorte d'engourdissement des jambes, une pression au bas-ventre qui montait ensuite à l'estomac, au cou, puis par une démangeaison au bout du nez; qu'il se souvenait après la crise de tout ce qu'il avait fait, qu'il avait même conscience pendant ses attaques de tout ce qu'il faisait, et que, pour résister à la force qui l'obligeait à crier et à chanter, ses efforts étaient inutiles. — Je promis à ces deux infortunés de m'occuper d'eux dès le soir même, et recommandai à la femme de venir deux ou trois jours après recevoir nos prescriptions.

Nos guides, consultés, nous désignèrent l'Esprit *Édouard* comme étant l'obsesseur du nommé *Bernard Dubourdieu;* quant à sa femme, bien que dans notre pensée elle fût aussi un peu sous une mauvaise influence, elle fut déclarée atteinte d'une maladie organique. Nous reçûmes pour elle certaines prescriptions médicales.

Nous appelâmes *Édouard,* l'Esprit obsesseur :

— Me voici, Messieurs, que désirez-vous de moi?

— Vous ne devez point être un Esprit méchant, et nous venons avec confiance vous demander pourquoi vous tourmentez toutes les nuits ce pauvre Dubourdieu...

— Le tourmenter, dites-vous? Vous voulez dire sans doute l'amuser!...

— Ah! vous croyez l'amuser! Il est possible que vous le pensiez; mais dès que nous vous avons affirmé que la pression que vous exercez sur lui est pour lui une véritable souffrance, qu'il fatigue, qu'il sue, qu'il s'affaiblit

tous les jours et que la privation de sommeil n'est pas la moindre des causes de son affaiblissement, vous le ménagerez, vous qui n'êtes pas méchant...

R. Ah! ce pauvre vieil ami! oui, je veux le ménager, je tiens trop à lui; c'est un si bon instrument pour moi! je le remplacerai bien difficilement, allez, croyez-le bien. Je vous promets de supprimer dans *cet exercice d'art* ce qui le fatigue le plus, ce qui le fait le plus suer... *le chant de l'âne*, par exemple!... Ah! pauvre vieil ami, va!

D. Nous vous remercions de votre promesse, et si nous vous disons qu'en l'abandonnant tout à fait, en lui laissant le sommeil de la nuit et le calme dans le jour, vous ferez une bonne action dont Dieu vous tiendra compte, vous n'hésiterez pas à le faire. Si vous persistiez vous deviendriez coupable, car vous n'auriez pas pour excuse l'ignorance du mal que vous causez. Laissez-le d'une manière complète, absolue, nous vous en prions au nom de Dieu.

R. Vous croyez, vous, qu'il est bien facile de se séparer ainsi d'un vieil ami, la moitié de soi-même; d'un instrument si docile, si flexible; d'un écho qui rend si fidèlement mes pensées et mes notes d'artiste! je ferai tout ce que je pourrai, ainsi que je l'ai promis, pour qu'il ne fatigue pas.

Deux ou trois jours après, la femme vint nous annoncer que sans bien reposer la nuit, son mari ne criait plus, mais que s'il n'était pas bruyant, il s'agitait toujours et imitait à demi-voix le cri et le chant de divers oiseaux et quadrupèdes.

Au même instant, sous mes yeux, cette femme fléchit

sur ses jambes et tombe comme évanouie. Je la relève, la place sur une chaise, et après quelques passes fluidiques que je lui fis, elle reprit ses sens et des forces. Je lui recommandai de revenir dans une huitaine, pour nous rendre compte de l'état de son mari et du sien.

Nouvelles évocations d'Édouard les jours suivants, exhortations de notre part à faire un abandon complet de son instrument : regrets exprimés par Édouard de se séparer de son vieil ami.

— Ah! Messieurs, j'avais des vues sur lui, mais puisqu'il faut renoncer aux grands effets, je vais chercher à lui faire exécuter quelque chose de doucereux, ce qui aura son mérite encore.

Messieurs, si vous saviez de quels avantages vous allez priver ce pauvre homme! j'ai excellé dans ce genre d'exercices; j'ai gagné largement ma vie, quand j'ai su varier mes études. Puisque vous le voulez, je vais m'en tenir avec lui au tendre, au doux, au léger chant du grillon..... Cela vous va-t-il?

R. Oui, mon ami, nous acceptons avec reconnaissance tout ce que vous ferez pour le soulagement de ce pauvre vieillard, qui, loin de gagner sa vie par ces exercices, ne fait qu'y perdre les forces qui lui seraient nécessaires pour ne pas devoir le pain qu'il mange à la charité.

Il n'était bruit dans la contrée de Fourques que de la guérison du vieux Dubourdieu, que tout le monde connaît. Ses plus proches voisins, dont il troublait le repos toutes les nuits, depuis six ans, attestent à qui les interroge, qu'ils n'entendent plus le moindre cri.

La femme arrive de nouveau chez moi et me dit que ce qui reste de la maladie de son mari n'est presque plus rien; et, cherchant à imiter, elle me fait entendre, en faisant vibrer le bout de sa langue au palais de la bouche, un bruit léger, cadencé comme le *cri-cri* du grillon.

— Monsieur, dit-elle, je suis heureuse; il ne crie plus, du moins, on ne l'entend plus, il s'agite bien encore pendant la nuit; mais, d'après ce qui s'était passé, et avec votre bonté persévérante, j'espère qu'il guérira tout à fait. Me direz-vous, Monsieur, qui lui a donné ce mal, qui a jeté *ce sort sur lui?*

— Mais oui, je puis vous le dire : c'est un nommé *Édouard;* le connaissez-vous?

— Non, Monsieur.

— Eh bien! ne cherchez pas à le connaître; vous n'y arriveriez pas.

(Il eut, je crois, été superflu de faire un cours de spiritisme à cette pauvre femme.)

Dans nos entretiens avec Édouard, nous apprîmes que pendant sa vie terrestre il s'était fait un nom dans l'art d'imiter les animaux; que son talent était son *gagne-pain.* Il avouait cependant que, bien que l'ont eût dit de lui souvent qu'il *faisait l'âne pour avoir du son,* le son lui avait quelquefois manqué, c'est-à-dire que ses représentations n'étaient pas toujours rétribuées.

Un de mes amis et frère spirite, M. B... et moi, allâmes, un dimanche, voir les époux Dubourdieu chez eux; nous les trouvâmes occupés à mettre de l'ordre dans un petit parc couvert, attenant à la masure où

étaient deux lits, une petite table, quatre chaises et un vieux buffet, surmonté de deux étagères où brillaient quelques assiettes de terre vernissées et quelques cueillères d'étain, bien fourbies. L'ordre et la propreté se faisaient remarquer dans cette pauvre cabane. Dès qu'ils nous aperçurent, ils furent visiblement émus et nous engagèrent poliment à entrer dans leur habitation; la femme arriva la dernière; à peine fut-elle entrée qu'elle se sentit faiblir sur ses jambes et s'accrocha au buffet, pour ne pas tomber. Je la saisis aussitôt et la plaçai sur une chaise; elle perdit connaissance et ne reprit ses forces et le sentiment qu'après cinq minutes de passes fluidiques. Vous voyez, Monsieur, me dit le vieux, que j'avais raison de vous prier de donner vos premiers soins à cette pauvre femme; elle en avait plus besoin que moi. Supposons que pendant que je fais *mon ramage,* elle tombe dans cette cheminée, ce qui pourrait arriver, elle aurait, certes, le temps de se brûler; mais, Dieu merci, nous sommes assez bien maintenant l'un et l'autre, et, si cela continue, nous aurons bientôt perdu le souvenir de nos souffrances.

Le vieux Dubourdieu qui remarquait notre satisfaction et notre curiosité à l'entretenir des exercices que lui faisait faire *Édouard,* se prêtait avec complaisance et avec gaîté surtout à tous nos désirs; il était parfois spirituel. Il nous apprit que ce qui le fatiguait le plus, c'était *ce diable de chant ou cri de geai,* partant du gosier. L'Esprit, ajoutait-il, puisque vous me dites que c'est un Esprit, qui était mon professeur, me faisait toujours recommencer jusqu'à ce que j'eusse bien fait.

Je comprends, en effet, que ce cri guttural, rauque et désagréable est difficile à rendre, et a dû coûter au maître et à l'élève beaucoup de travail et d'efforts pour arriver à la perfection.

Au moment de prendre congé d'eux, le vieillard me dit : Vous nous avez parlé de prières, comme moyen aidant aux guérisons; eh bien! Monsieur, je vous en prie, n'oubliez pas cette pauvre femme, car vous venez de voir qu'elle n'est pas encore complètement guérie. La femme reprit aussitôt : Monsieur, ce pauvre homme ne crie plus comme il faisait, mais je vous assure qu'il éprouve encore quelque chose, car je l'entends s'agiter la nuit dans son lit : je vous le recommande.

Quelques mois s'étaient écoulés dans un calme complet pour ces deux époux, lorsque la femme m'arrive un jour éplorée, et me dit : « Ah! Monsieur, quelles crises pour ce pauvre homme! C'est revenu comme de plus belle; il chante, crie, ainsi que par le passé, et pire encore!

Le soir, réunion, évocation d'Édouard.

— Messieurs, nous dit-il, ne vous préoccupez pas de cela; ce n'est que momentané : c'est simplement un pari...

D. Que voulez-vous dire, un pari?

R. Oui, entre Esprits... et ce pari est le résultat d'un défi...

D. Que voulez-vous dire encore?

R. On me raillait... on prétendait que j'avais perdu mon instrument, que je n'avais plus de puissance sur lui, et j'ai voulu leur prouver le contraire.

D. Comment, Édouard! pour une vaine satisfaction d'amour-propre, vous avez eu le courage, je dirai même

le mauvais cœur d'attaquer de nouveau ce pauvre vieillard, qui commençait à recouvrer ses forces, à renaître à la vie, pour quelque temps du moins, car sa carrière est bientôt terminée! Et vous ne voulez pas le laisser finir paisiblement ses jours? Oh! c'est mal, très-mal...

R. Ne vous fâchez pas, je vous en prie, ce ne sera pas long; avant la fin de la semaine...

D. Pourquoi la fin de la semaine? Votre pari est gagné, votre amour-propre est satisfait; vous allez cesser dès à présent, vous le devez; et pour ne pas rechuter, vous allez vous éloigner, il le faut; c'est le préservatif le plus sûr. Votre présence, d'ailleurs, auprès du vieillard, pourrait influer malgré vous, malgré vos bonnes intentions, sur son organisme. — Édouard, croyez-moi : éloignez-vous; vous deviendriez bien coupable si vous résistiez.

D. Eh bien! je vais le faire, je vous le promets; mais je vous assure qu'il m'en coûte beaucoup de me séparer de ce vieil ami; et dire que c'est pour toujours!

D. La séparation ne sera pas longue; il ne peut pas bien tarder à vous rejoindre dans le monde des Esprits.

Les deux vieillards sont aujourd'hui calmes, tranquilles, autant du moins que le permettent les infirmités de l'âge.

Prochainement, je vous ferai part de quelques cures assez remarquables de maladies organiques, obtenues, je ne dirai pas avec l'*aide* des bons Esprits, car la pensée ainsi exprimée signifierait que nous avons coopéré à ces

guérisons, mais par l'Esprit d'*Adolphe*, médecin dans l'une de ses existences terrestres et attaché à notre groupe, qu'il sait être animé de l'amour du bien. Nous avons transcrit ses ordonnances et fourni les explications que lui-même nous avait données. Là s'est borné notre rôle dans les cures annoncées.

Agréez, cher monsieur Bez, l'assurance de mes sentiments sympathiques et fraternels.

DOMBRE.

VARIÉTÉS

IMMORTALITÉ

I

Ceux qui les premiers combattirent en Algérie au temps où chaque jour avait sa lutte, où chaque heure avait son embuscade, se souviennent peut-être encore du capitaine Pierre Marc.

Les soldats le nommaient souvent le capitaine *seul*. Était-ce parce qu'ils le voyaient sombre, silencieux et solitaire, ou parce qu'il revenait seul lorsque tous tombaient morts autour de lui?

Pierre Marc allait toujours en avant, et lorsque les plus braves hésitaient, il marchait froidement au danger la tête haute, la poitrine effacée, en levant d'habitude sa coiffure de la main droite, comme pour saluer la mort.

Mais la mort ne répondait pas aux avances du capi-

taine. A vrai dire, Pierre Marc ne possédait nullement cet art de la bravoure enfanté par la chevalerie, et qui, sous le nom de prouesse, fut à la mode depuis Arques et Ivry jusqu'à Fontenoy. Marc avait la prose du courage, mais il en dédaignait la poésie. Jamais il n'enlevait un drapeau; jamais non plus il ne sauvait la vie d'un camarade.

Ses voisins ayant toujours été tués, on recherchait médiocrement sa compagnie. Les gens d'esprit l'accusaient d'égoïsme et se tiraient d'affaire en le laissant seul; les sots, qui le trouvaient heureux, le jalousaient. Ceux qui n'étaient ni spirituels ni sots accusaient Marc de folie. Le capitaine laissait dire, car il était blasé.

D'horribles blessures l'avaient souvent conduit aux portes de la mort, et plus d'un chirurgien dut aux guérisons miraculeuses de Pierre Marc une célébrité, compagne de la fortune.

Le capitaine n'était ni grand ni petit, ni beau ni laid, ni brun ni blond. Ses cheveux grisonnants avaient une teinte fauve, et son visage, presque imberbe, n'exprimait que tristesse et lassitude.

De sa famille, de son pays, il ne parlait jamais. Sa physionomie se rembrunissait même lorsqu'en sa présence on faisait un récit de foyer domestique.

(A continuer.) Général Ambert.

(Extrait du *Moniteur universel.*)

Bordeaux, imprimerie de A. LEFRAISE, rue Ste-Catherine, 56
(Bazar-Bordelais).

Ouvrages de M. ALLAN KARDEC *sur le Spiritisme*

Ces ouvrages se trouvent, à Paris, chez MM. Didier et Comp., quai des Augustins; — Ledoyen, Galerie d'Orléans (Palais-Royal); au bureau de la *Revue spirite,* rue Sainte-Anne, 59 (passage Sainte-Anne).

LE SPIRITISME A SA PLUS SIMPLE EXPRESSION. — Exposé sommaire de l'enseignement des Esprits et de leurs manifestations. — Brochure grand in-18. — Cette brochure, étant destinée à populariser les idées spirites, est vendue aux conditions suivantes : Prix de chaque exemplaire, 15 centimes; par la poste, 20 centimes. — 20 exemplaires ensemble, 2 fr., ou 10 centimes chacun; par la poste, 2 fr. 60 c.

QU'EST-CE QUE LE SPIRITISME? — Guide de l'observateur novice des manifestations des Esprits.— 3e édition entièrement refondue et considérablement augmentée. — Grand in-18. Prix : 75 centimes; par la poste, 90 centimes.

LE LIVRE DES ESPRITS *(Philosophie spiritualiste)*. — Contenant les principes de la doctrine spirite sur l'immortalité de l'âme, la nature des Esprits et leurs rapports avec les hommes, les lois morales, la vie présente, la vie future et l'avenir de l'humanité, selon l'enseignement donné par les Esprits supérieurs à l'aide de divers médiums. — 13e édition, grand in-18 de 500 pages, 3 fr. 50 c.; par la poste, 4 fr. — Edition in-8o de 500 pages, 6 fr.; par la poste, 6 fr. 80 c.

LE LIVRE DES MÉDIUMS *(Spiritisme expérimental)*.— Guide des médiums et des évocateurs; contenant l'enseignement spécial des Esprits sur la théorie de tous les genres de manifestations, les moyens de communiquer avec le monde invisible et de développer la faculté médianimique, les difficultés et les écueils que l'on peut rencontrer dans la pratique du spiritisme : 6e édition. — Grand in-18 de 500 pages. Prix : 3 fr. 50 c.; par la poste, 4 fr.

VOYAGE SPIRITE EN 1862, par M. Allan Kardec, contenant : 1o les observations sur l'état du spiritisme; 2o les instructions données dans les différents groupes; 3o les instructions sur la formation des groupes et sociétés, et un modèle de règlement à leur usage. — Brochure grand in-8o, format et justification de la *Revue spirite.* — Prix : 1 fr. pour toute la France; pour l'étranger, le port en sus.

IMITATION DE L'ÉVANGILE selon le spiritisme. — Contenant l'explication des maximes morales du Christ, leur concordance avec le spiritisme et leur application aux diverses positions de la vie. — Un fort volume in-12. Prix : 3 fr. 50 c.

OUVRAGES DIVERS SUR LE SPIRITISME

Histoire de Jeanne Darc, dictée par elle-même à Mlle Ermance Dufaux, alors âgée de 14 ans. Grand in-18. Prix : 3 fr.; *franco,* 3 fr. 50 c.

Fables et poésies diverses, par un Esprit frappeur. 1 vol. in-12. Prix : 2 fr.; *franco,* 2 fr. 30 c.

Réflexions sur le spiritisme, les spirites et leurs contradicteurs, par J. Chapelot. Prix : 50 centimes; par la poste, 60 centimes.

Appel des vivants aux Esprits des morts, par E. Edoux. Prix : 1 fr.; par la poste, 1 fr. 10 c. — Lyon, bureau de *la Vérité,* 48, rue de la Charité.

Sermons du R. P. Letierce, réfutés par un spirite de Metz. Prix : 1 fr.; par la poste, 1 fr. 10 c.

Réponse aux sermons du P. Nicomède, par J. Guérin. Prix : 50 centimes; par la poste, 60 centimes.

Les Miracles de nos jours, par Auguste Bez. Prix : 2 fr.; par la poste, 2 fr. 20 c.

Lettres aux ignorants, par V. Tournier. Prix : 1 fr.; par la poste, 1 fr. 10 c.

L'Éducation maternelle, par Mme E. Collignon. Prix : 50 centimes; par la poste, 60 centimes.

La vérité sur le spiritisme. Le spiritisme sans les Esprits, par un spirite théoricien. Deux brochures. Prix : 50 centimes; par la poste, 60 centimes.

Révélations sur ma vie surnaturelle (3e édition), par D. D. Home. 1 fort vol. in-12. Prix : 3 fr. 50 c.

La guerre au Diable et à l'Enfer, par Jean de la Veuze. Prix : 1 fr.; par la poste, 1 fr. 10 c.

Comment et pourquoi je suis devenu spirite? par J.-B. Borreau. Prix : 2 fr.

Almanach spirite pour 1865, 50 centimes; par la poste, 60 centimes.

Désarroi de l'empire de Satan, par A.-L. Salgues. Prix : 1 fr.

La Pluralité des existences de l'âme, par André Pezzani. 1 fort vol. Prix : 3 fr 50 c.

Entretiens familiers sur le spiritisme, par Mme Émilie Collignon. Brochure in-8o. Prix : 2 fr.

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

La Revue spirite. Paris; directeur-gérant, Allan Kardec; 1 fois par mois. — France et Algérie, 10 fr. par an.

La Vérité. Lyon; directeur-gérant, E. Edoux; hebdomadaire. — Lyon, 7 fr. par an; départements et Algérie, 9 fr.

L'Avenir. Paris; directeur-gérant, Alis d'Ambel; hebdomadaire. — France et Algérie, 9 fr. par an.

L'Echo d'outre-tombe. Marseille; directeur-gérant, P. Gillet; hebdomadaire. — France et Algérie, 10 fr. par an.

Bordeaux, imprimerie de A. LEFRAISE, rue Sainte-Catherine, 56
(Bazar-Bordelais).